

Pourquoi les sociétés de chasseurs-cueilleurs sont-elles des sociétés sans classes?

Alain Testart

Volume 3, numéro 1, 1979

Parenté, pouvoir et richesse

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000912ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000912ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

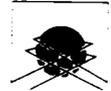
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Testart, A. (1979). Pourquoi les sociétés de chasseurs-cueilleurs sont-elles des sociétés sans classes? *Anthropologie et Sociétés*, 3(1), 181–189.
<https://doi.org/10.7202/000912ar>

POURQUOI LES SOCIÉTÉS DE CHASSEURS-CUEILLEURS SONT-ELLES DES SOCIÉTÉS SANS CLASSES?

Alain Testart



La division de la société en classes est liée à l'existence d'un surplus économique. À cet égard, deux précisions d'ordre économique sont nécessaires au préalable.

Tout d'abord, contrairement à ce qui est parfois suggéré par une certaine terminologie¹, la chasse, la pêche ou la cueillette sont des activités de production. Il serait absurde de penser que le chasseur, sous prétexte qu'il ne transforme que peu la nature, se contenterait de la « piller » et ne produirait pas. Pour que le chasseur puisse manger, il a fallu qu'il exerce un travail (dépistage, approche du gibier ou rabattage, mise à mort, dépeçage, transport au camp, préparation alimentaire) par l'intermédiaire de certains outils (feu, lances, couteaux) pour transformer la matière première (le gibier évoluant librement dans la nature) en un produit fini apte à la consommation. Même une activité qui paraît aussi simple et proche de l'animalité que la cueillette suppose une transformation des baies, graines, fruits ou tubercules dispersés dans la nature en produits rassemblés et transportés dans un camp où ils seront consommés: l'activité humaine de cueillette, à la différence de celle du singe, suppose toujours une médiation culturelle entre l'objet naturel et le produit social, à savoir un travail (transport au camp) et un outil (au moins un réceptacle pour le transport, sinon une aide à la cueillette: couteau à moissonner, bâton à fouir ou autre). Comme on ne parle d'homme véritable qu'à partir de la fabrication d'outils, et que l'utilisation de ceux-ci signifie aussi l'existence d'une forme de production, il s'ensuit que toute société humaine a des activités de production.

¹ Laming-Emperaire (1968: 213 sv.) par exemple, traitant de la préhistoire américaine, appelle « prédateurs » les chasseurs-cueilleurs en réservant le terme de « producteurs » pour les agriculteurs. C'est d'ailleurs un fait courant que dans les travaux américains relatifs à la préhistoire et à l'anthropologie le terme « food producing » connote un mode de vie basé sur l'agriculture et l'élevage.

Les sociétés de chasse-cueillette produisant donc comme toute autre société, la question de l'existence ou non d'un surplus peut se poser à leur sujet.

On dit qu'il y a production d'un surplus lorsque la production est supérieure à la quantité de produits nécessaire à la reproduction de l'ensemble des producteurs. Dans une communauté hypothétique de paysans où chacun ne produirait que du blé, une fois la récolte faite, la quantité nécessaire à la reproduction est la quantité nécessaire pour que chacun puisse manger à sa faim jusqu'à la prochaine récolte, plus la quantité qu'il faut garder en vue des prochaines semences: si cette quantité nécessaire est inférieure à la récolte, il y a production d'un surplus, qui se mesure donc comme étant la différence entre la quantité produite et la quantité nécessaire. Si quelque personnage parvient à s'approprier ce surplus et si ce surplus est en quantité suffisante pour lui permettre de subsister à partir de sa seule consommation, il peut désormais s'abstenir de tout travail et la société comprendra désormais un individu non productif vivant du travail des autres. Ceci est le modèle de toute société divisée en classes antagonistes.

Ces préambules posés, l'explication marxiste classique de l'absence de classes chez les chasseurs-cueilleurs est la suivante. Suret-Canale (1969: 106) écrit par exemple: «Ces moyens (la cueillette et la chasse) ne permettent pas aux hommes de disposer de ressources allant au-delà du strict minimum nécessaire à assurer leur subsistance. Il n'y a pas, dans ces conditions, de surproduit qu'un individu pourrait s'approprier en permanence aux dépens d'autres individus, donc pas de possibilité d'exploitation de l'homme par l'homme, de différenciation de la société en classes antagonistes». Autrement dit, la faiblesse des forces productives, en empêchant la formation d'un surplus (surproduit), empêcherait la formation de classes. Cet argument, nullement absurde en son principe, s'appuie néanmoins sur l'image traditionnelle du pauvre chasseur au bord de la famine, errant du matin au soir en quête de sa pitance. Bien que les ethnologues du terrain se soient rarement rendus coupables d'une telle bévue, il a fallu attendre ces dernières années pour qu'elle soit systématiquement dénoncée et qu'on en tire les conséquences théoriques. Des études quantitatives précises menées sur les Australiens et les Bushmen ont montré que le temps de travail hebdomadaire des chasseurs-cueilleurs était bien inférieur à 40 heures. Si bien qu'un auteur comme Sahlins a pu qualifier de manière polémique la première société humaine (société du paléolithique, société de chasse) de première société d'abondance². C'est dire que les chasseurs-cueilleurs pourraient facilement produire un surplus au prix d'un léger travail supplémentaire. S'il se trouve quelqu'un individu paresseux, et de surcroît suffisamment malin pour s'emparer d'un tel surplus de manière régulière, il pourra s'abs-

² Il n'est pas nécessaire de s'étendre ici sur un sujet qui est devenu un des lieux communs de l'anthropologie récente des chasseurs-cueilleurs. Sur la question de l'«affluent society» je renvoie aux travaux désormais classiques de Lee (1968) ou de Sahlins (1972).

tenir de travailler et se faire nourrir par les autres, et jettera ainsi les bases de l'exploitation et de la société de classes.

La formation d'un surplus est donc *possible* chez les chasseurs-cueilleurs. Mais pourquoi produiraient-ils un tel surplus?

Comme l'humanité au cours de l'évolution sort insensiblement de l'animalité où il n'existe pas de classes, il faut bien admettre que les premières sociétés furent sans classes. Le problème est donc le suivant: comment une société sans classes est-elle amenée à produire un surplus? Dans les sociétés de classes le surplus est produit pour entretenir une classe d'exploiteurs: le système contient les propres conditions de sa reproduction et le travailleur ne peut vivre, c'est-à-dire travailler, sans produire en même temps un surplus qui lui échappe. Cette raison ne peut valoir pour les origines de la production du surplus: la société sans classe n'a pu se mettre à l'origine à produire du surplus à seule fin d'engendrer une classe exploiteuse. Le travailleur n'a jamais consenti de plein gré à entretenir l'oisif. Il faut donc admettre qu'il y a eu d'abord apparition de système(s) techno-économique(s) avec un certain type de surplus, puis accaparement de ce surplus par des individus qui se transforment en classe exploiteuse.

Si la production – la chasse ou la cueillette – est suivie de la consommation *immédiate* par les producteurs, il y a peu de raison pour que l'on produise plus que ce qui est nécessaire. Mais si la consommation est différée, l'ajustement entre la production et les besoins est moins évident: si on produit pour l'avenir, il y a en quelque sorte une tendance inhérente à ce type techno-économique à produire un peu plus que ce qui doit être nécessaire en moyenne, ne serait-ce que pour palier aux aléas de cet avenir toujours incertain. Ce type d'économie est celui qui est réalisé lorsqu'il existe un cycle saisonnier marqué pour l'économie, c'est-à-dire lorsque le moment de la production est plus ou moins concentré à une époque, le produit étant stocké pour pouvoir servir tout le reste de l'année. C'est au sein de tels systèmes saisonniers qu'ont pu se développer, à l'origine, des sociétés de classes. Ils réunissent deux conditions. D'abord, le surplus est non seulement possible, mais encore il tend de par les seules nécessités techno-économiques à se réaliser, bien que sans doute de manière irrégulière et aléatoire au début, tant qu'il n'est pas repris par un mécanisme d'exploitation inhérent à une structure de classe. Ensuite il est nécessaire, pour que le surplus produit serve une classe exploitante, que ce surplus soit facilement accaparable. Lorsque la consommation est différée, le produit est stocké: il acquiert par là une certaine distance vis-à-vis du producteur, distanciation qui semble préfigurer la séparation du producteur d'avec son produit, séparation qui caractérise la société de classes. Ce produit stocké, conservé, devient un objet de manipulation, c'est-à-dire un objet qui peut être échangé, qui peut faire l'objet de don et de contre-don, un objet sur lequel on peut faire valoir des droits, un objet que l'on peut exhiber pour en tirer du prestige, etc. Autrement dit, on peut *jouer* avec la nourriture, lorsque celle-ci

est transformée en un bien ou en une richesse *durable*, parce qu'elle est *conservée*. On ne peut faire de même avec un aliment non traité par des techniques appropriées de conservation: il ne peut être que consommé dans un délai plus ou moins court, sous peine d'être perdu.

Où et quand rencontre-t-on de tels systèmes à économie cyclique faisant largement appel au stockage? Dans les sociétés agricoles, on peut opposer les agricultures à céréales et celles à tubercules. Les premières seules sont des systèmes techno-économiques saisonniers, au sens précédemment défini. Ce qu'il est convenu d'appeler les plus anciennes civilisations, notion qui connote l'existence de l'État et celle indubitable de classes sociales, reposent toutes sur la culture des céréales: le blé, l'orge ou le millet pour l'Égypte, la Mésopotamie, la vallée de l'Indus, celle du Fleuve Jaune ou le maïs pour les États de l'Amérique Centrale ou des Andes. À l'inverse, les sociétés dont la base économique est constituée par la culture des tubercules restent jusqu'à l'arrivée du colonialisme des sociétés sans classes: c'est le cas dans les zones équatoriales, région forestière de l'Afrique centrale, Nouvelle-Guinée et Mélanésie, forêt amazonienne. L'opposition entre cultures à céréales et cultures à tubercules n'est certes pas tranchée au couteau: ce que j'ai appelé la manipulation de la nourriture est bien connue des Trobriandais de Mélanésie en ce qui concerne l'image. Mais la culture de celle-ci a un caractère un peu plus saisonnier que celle des autres cultures de tubercules et l'igname se conserve plus longtemps, ce qui la rapproche des céréales. En dépit des nuances que ne manquerait pas de formuler une approche moins globale et schématique, il reste néanmoins vrai que les sociétés de classes et l'État semblent trouver dans la céréaliculture leur terrain privilégié de développement.

Ce qui vaut pour l'agriculture doit aussi valoir pour la chasse-cueillette. Dans les régions équatoriales où les variations saisonnières sont peu marquées, nul besoin de stocker la nourriture. À l'inverse le domaine arctique apparaît comme particulièrement propice à l'existence d'une économie cyclique avec apparition de surplus: d'une part les variations saisonnières climatiques et faunistiques sont particulièrement marquées, d'autre part le stockage de la viande est rendu exceptionnellement facile en raison du gel. Toutefois pour que ce système techno-économique saisonnier se transforme en un système d'exploitation il faut qu'il y ait possibilité de production d'un surplus, possibilité qui est liée à la caractérisation de la société de chasse-cueillette en tant que «*affluent society*». Or cette caractérisation est fortement rejetée par les anthropologues spécialistes des peuples du nord³: l'extrême marginalité du milieu arctique rend problématique la formation du surplus. Ainsi, tandis que sous les tropiques le surplus est possible mais il n'y a pas de motivation au stockage, dans le domaine arctique au contraire, le stockage est facile et nécessaire mais le surplus ne semble guère possible.

³Pour un résumé de celles-ci, voir Testart 1977: 396-397.

En dehors de ces deux milieux extrêmes, dans quelles conditions une économie de chasse-cueillette peut-elle voir une formation éventuelle de surplus? En sus de son aspect saisonnier, la première condition concerne, au terme de notre analyse, la possibilité de stockage. Bien que dans plusieurs régions les chasseurs sachent conserver la viande (le pemmican d'Amérique du Nord, par exemple), celle-ci n'est en général pas stockée sur une large échelle — en exceptant bien sûr le domaine arctique — et on ne peut nulle part parler d'économie de chasse saisonnière basée sur la conservation de la chair du gibier. Le stockage de produits végétaux est beaucoup plus courant, mais à la différence des sociétés agricoles il est extrêmement rare qu'une économie de chasse-cueillette repose sur un tel stockage: il en va peut-être ainsi pour la Californie centrale.

Enfin reste le poisson: un système techno-économique fondé sur sa capture saisonnière associée à un long stockage le reste de l'année se rencontre en plusieurs endroits du globe. C'est dans de tels systèmes que peut se faire jour l'inégalité économique, le surplus aléatoire et périodique étant accaparé par certains individus qui éventuellement se transformeront en classe exploiteuse. L'analyse des moyens employés pour accaparer ce surplus et des conditions permettant la naissance de véritables classes ne nous concerne pas ici. Il nous suffit de voir si conformément à notre analyse de départ, ce système est coextensif avec une certaine inégalité économique. C'est le cas de la côte nord-ouest américaine, exemple classique de chasseurs-cueilleurs — ici pêcheurs sédentaires — associés à un système de rangs. C'est aussi le cas du sud-est de la Sibérie, en particulier la région du bas Amour. Comme sur la côte américaine, il s'agit de pêcheurs sédentaires vivant dans des villages; la nourriture de base est constituée par le poisson, principalement le saumon capturé lors de ses migrations saisonnières, et consommé ultérieurement séché ou légèrement fermenté. Dans toute cette région on trouve une inégalité sociale entre riches et pauvres, ainsi que l'esclavage⁴. Les Calusa de Florida du sud étaient sans doute également des pêcheurs sédentaires avec une société stratifiée, s'il est vrai qu'ils ne pratiquaient pas l'agriculture⁵. Enfin il semble que ce fut également le cas des sociétés préhistoriques (post glaciaires) — autour du lac Baïkal, avant l'introduction d'une économie pastorale dans cette région. Les archéologues soviétiques⁶ distinguent quatre couches culturelles. Dans les deux premières couches, la chasse possède encore une importance primordiale: dans les deux dernières ce rôle échoit à la pêche, tandis qu'apparaît pour la première fois une différenciation sociale et économique ainsi qu'en témoignent les différences de richesse que l'on retrouve dans les tombes de ces époques. À défaut de témoignage archéologique on ne peut affirmer qu'il s'agit d'une économie saisonnière fondée sur la pêche, mais on retiendra simplement la

⁴ Sur les formes de l'inégalité chez les Nivkh (Gilyak) voir Black 1973: 77. Sur l'ensemble de la région, voir Lévin et Potapov (eds) 1964: 685-787.

⁵ D'après Goggin et Sturtevant (1974).

⁶ D'après Childe 1963: 84-85; Okladnikov 1962: 275-281.

corrélation entre l'importance de la pêche dans une économie de chasse-cueillette et l'inégalité.

Lorsque la société de chasse-cueillette intègre des éléments provenant de sociétés agricoles et pastorales le problème de l'inégalité se pose différemment. L'introduction du cheval chez les Indiens des plaines a modifié profondément leur économie bien qu'ils restent quant à la subsistance des chasseurs de bisons. Le cheval en tant que moyen de production est une richesse susceptible d'appropriation privée: à partir de là peut se développer l'inégalité, la différenciation entre riches et pauvres et la hiérarchisation avec un système de rang. Mais cet aspect est évidemment à mettre au compte du caractère pasteur-nomade des Indiens des plaines en tant que possesseurs de troupeaux de chevaux. On en dirait de même des Indiens du Chaco où l'introduction du cheval s'est soldée par sa monopolisation par certains groupes ethniques chasseurs-cueilleurs afin d'opprimer les autres groupes: razzias et paiement d'un tribut. Ici la possession exclusive d'un moyen de production étranger à une économie de chasse-cueillette se traduit par des rapports de domination qui rappellent les rapports de classes. En Sibérie des peuples comme les Toungouses restent pour l'essentiel des chasseurs-cueilleurs en ce sens qu'ils se servent très peu de la chair et du lait des rennes qu'ils élèvent. Ils sont certes tels quant à la subsistance, mais l'élément pastoral de leur vie économique introduit une source d'inégalité. Dans ces trois cas il y a modification importante de l'économie de chasse-cueillette en raison de contacts avec des sociétés autres. Lorsque ces sociétés extérieures sont des sociétés de classes, elles ont tendance, en même temps qu'elles exploitent les communautés de chasseurs-cueilleurs, à introduire parmi elles l'inégalité; ainsi de l'imposition d'un tribut en fourrure par le pouvoir russe sur les peuples de Sibérie, le commerce avec les Chinois, le commerce des fourrures au Canada, etc. L'origine de ces aspects ne se trouve pas dans la nature de l'économie de chasse-cueillette, mais ailleurs. Aussi n'avons-nous pas à les considérer ici. Les seules sociétés de chasse-cueillette où l'inégalité ait une origine intrinsèque sont donc celles des pêcheurs sédentaires.

Avant l'exploitation de classes, un surplus accaparable ne peut se former qu'au sein d'une économie saisonnière reposant sur le stockage. Parmi les sociétés dont la subsistance est assurée par les seules ressources sauvages, ceci ne se réalise que dans certains cas bien particuliers, celui des pêcheurs spécialisés sédentaires étant le plus prédominant. En dehors de ceux-ci aucune forme de surplus accaparable n'est concevable dans la société de chasse-cueillette: par là même ce type de société est une société sans classes. Il peut bien exister certaines formes mineures d'inégalité, mais nullement une inégalité fondée sur l'exploitation systématique du travail d'autrui.

L'analyse précédente des conditions de formation d'un surplus s'appuie sur la seule considération de la nature de l'économie. Peu importe qu'il

s'agisse des chasseurs-cueilleurs actuels ou de ceux de la préhistoire. La conclusion sur le caractère sans classe de la société de chasse-cueillette a donc une portée historique évidente, l'homme étant resté chasseur-cueilleur pendant 99% de son histoire avant l'invention d'un mode de vie agro-pastoral il y a une dizaine de millénaires. Encore faut-il être capable de situer historiquement des exceptions comme les pêcheurs sédentaires.

Ceux-ci ne sont significatifs pour notre propos que dans la mesure où ils possèdent une économie reposant sur le stockage de produits conservés et donnant lieu à l'existence de surplus en raison de seuls impératifs techniques. On a pu comparer, à juste titre semble-t-il, la pêche de la côte nord-ouest à une céréaliculture: dans les deux cas, l'économie repose sur le stockage d'un aliment de base récolté pendant une courte période. Si les analyses précédentes sont justes, elles conduisent à une légère réinterprétation de la signification du néolithique, c'est-à-dire de l'invention de l'agriculture et de l'élevage. On a vu le néolithique comme une période de révolution non seulement dans les arts de la subsistance et dans le mode de vie mais encore parce qu'elle ouvrait la voie aux inégalités et à la division de classes. Mais il semble que ce soit moins la domestication des espèces animales et végétales qui soit significative que l'apparition d'un type d'économie avec stockage de biens durables et facilement accaparables. Ce type se réalise dans l'agriculture, surtout celle des céréales, mais également dans une économie ignorant la domestication, comme celle des pêcheurs sédentaires, en dehors ou avant le contexte néolithique. Le problème est donc maintenant de savoir quand ce type fait son apparition. Les opinions des préhistoriens et les rares données archéologiques s'accordent pour montrer l'apparition toute récente de la pêche en tant qu'activité spécialisée: les techniques de capture en masse de poissons comme les moyens de conservation de ceux-ci qu'une économie comme celle de la côte nord-ouest suppose ne semblent pas connues avant l'extrême fin du paléolithique supérieur ou le mésolithique. Il en résulte qu'une telle réévaluation de la «révolution néolithique» n'implique pas un bouleversement de la périodisation de l'histoire qui lui est liée. Jusqu'à l'extrême fin du paléolithique, l'exploitation de l'homme par l'homme n'a pas existé.

Cette période, comme la majorité des sociétés de chasseurs-cueilleurs, relève de ce qu'il est courant d'appeler le communisme primitif. Que ce communisme là soit *primitif* — au sens de premier — ne pose pas de problème puisqu'il précède la société de classes alors que l'autre — le second, celui de l'avenir — doit lui succéder. Quant à la possibilité de parler de communisme à propos des sociétés primitives, elle a été trop souvent déniée par certains anthropologues pour des raisons trop évidentes. Ceux-ci, s'appuyant sur une conception débridée du communisme selon laquelle tout serait à tous, ont beau jeu de montrer que ce n'est pas le cas. Toutefois, si le sens premier du communisme c'est l'absence de classes, il reste peu de doute que les sociétés de chasse-cueillette peuvent être qualifiées de communistes. Il en va ainsi certainement de nombreux types de sociétés con-

naissant la domestication, mais ici le problème se complique par le fait de l'apparition de l'inégalité économique et de la formation embryonnaire de classes, bien qu'il semble souvent inadéquat de parler de véritables classes. Il en va de même de la dernière catégorie évolutive des chasseurs-cueilleurs, les pêcheurs sédentaires, chez lesquels on trouve un étrange mélange de traits hérités de l'ancienne société communiste et d'autres traits préfigurant les premières sociétés d'exploitation.

Au terme d'une analyse axée principalement sur l'histoire et la technique, il n'est peut-être pas inutile de préciser ses implications théoriques relativement à la conception du rapport entre forces productives et rapports de production. En quel sens l'importance attribuée aux systèmes techno-économiques, c'est-à-dire aux forces productives, renvoie-t-elle à quelque déterminisme par celles-ci? Après l'établissement des classes, il est clair que ce qui détermine la production d'un surplus ne réside pas dans la forme des forces de production, mais dans les rapports d'exploitation: le système produit un surplus à seul fin d'entretenir une classe et c'est à l'évidence aux rapports de production que revient le rôle principal. Avant l'établissement des classes, chez les chasseurs-cueilleurs, nous avons suffisamment vu que le surplus était techniquement possible, et la raison ultime de la non-existence d'un surplus et des classes ne provient pas d'une raison technique, mais du fait que l'histoire n'a pas encore engendré de rapports de classes. Ce qui pourrait passer pour une tautologie — il y a (ou il n'y a pas) de classes parce qu'il y a (ou il n'y a pas) de rapports de classe — renvoie au fait qu'on ne peut déduire les rapports de production des forces de production. Si les rapports de production apparaissent ainsi comme absolument déterminants pour rendre compte de la forme d'une société donnée, le problème se pose de savoir d'où viennent ces rapports et comment les uns se substituent aux autres. Dire qu'ils résultent du processus historique n'est qu'une formule élégante et creuse puisque le problème posé est précisément celui de l'explication de l'histoire. Si le passage de la société sans classe à la société de classes suit l'apparition de systèmes techno-économiques avec stockage, cela ne signifie pas qu'il y ait détermination par les forces productives du remplacement de rapports de production par d'autres, car il est clair que ces systèmes ouvrent seulement la possibilité d'un tel remplacement, et c'est seulement l'examen des sociétés concrètes, de leur mode de production et de leurs luttes, qui permettra de comprendre pourquoi ce remplacement a lieu ici et pas là. Mais cette condition technologique est l'occasion historique qui permet cette transformation, elle représente le catalyseur sans lequel le retournement des rapports de production ne se fait pas. Les forces productives retrouvent ici un rôle fondamental en ce sens qu'elles sont le point de pivotement sur lequel s'établit le changement de détermination par des rapports de production différents.

RÉFÉRENCES

BLACK L.

1973 «The Nivkh (Galyak) of Sakhalin and lower Amur», *Arctic Anthropology* 10, 1:1-110.

CHILDE V.G.

1963 *Social evolution* (1^{ère} éd. 1951). Londres: Watts.

GOGGIN J.M. et W.C. Sturtevant

1964 «The Calusa; a stratified, nonagricultural society (with notes on sibling marriage)», in W.H. Goodenough (éd.), *Explorations in cultural anthropology: essays in honor of George Peter Murdock*. New York: McGraw-Hill.

LAMING-EMPERAIRE A. et C. Baudez

1968 «Amérique», in A. Leroi-Gourhan et al. (eds.), *La préhistoire*. Paris: Presses Universitaires de France.

LEE R.B.

1968 «What hunters do for a living, or, how to make out on scarce resources», in R.B. Lee et I. DeVore (eds.), *Man the hunter*. Chicago: Aldine Atherton.

LEVIN M.G. et L.P. Potapov (eds.)

1964 *The peoples of Siberia* (éd. russe 1956). Chicago et Londres: The University of Chicago Press.

OKLADNIKOV A.P.

1962 «The temperate zone of continental Asia», in R.J. Braidwood et G.R. Willey (eds.), *Courses toward urban life*, Edinburgh.

SAHLINS M.

1972 «The original affluent society», Chap. 1 de *Stone age economics*. Chicago: Aldine. (version élargie de «La première société d'abondance», *Les Temps Modernes* 1968, 268:641-80).

SURET-CANALE J.

1969 «Les sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique», in *Sur le mode de production asiatique*. Paris: Éditions Sociales.

TESTART A.

1977 «Les chasseurs-cueilleurs dans la perspective écologique», *Informations sur les Sciences Sociales* 16, 3-4:389-418.